

que s'il se fut trouvé au milieu des
Champs-Élysées, et malgré toute furieuse
canonnade. Les gardes nationaux du 2^e
bataillon vont à sa rencontre au milieu
de la grande route d'Orléans et kèpis
bas le front, qu'il vient de courir un
grand danger. Sans se préoccuper de
ce détail pour lui insinuant, il les sa-
lut affectueusement et les engage à
ne pas former ainsi aux abords du fort
des groupes à découvert, et il ajoute :
« Allons, messieurs, faites bonne garde ;
ne vous exposez pas inutilement ; mé-
nagez-vous le moment viendra où nous
nous exposerons tous utilement. » Il fit
un quarantaine de pas pour regagner la
voiture qui l'attendait à l'avenue d'Or-
léans, et il y était à peine monté, que les
éclats de deux obus vinrent nous némon-
trer qu'il était heureux pour lui d'avoir
deux ou trois mètres d'avance. Le com-
mandant Koller et M. Caraby, l'un des
fourriers qui venaient d'accompagner le
général, n'évitèrent cette pluie de fonte
qu'en se jetant à plat ventre à deux re-
prises différentes.

Hier, a été passé en revue le 1^{er} ré-
giment de la mobile de la Seine, qui a
su conquérir, par sa bravoure et sa
discipline exceptionnelles, une réputation-
bien méritée, depuis le commencement
de la campagne. Le 1^{er} bataillon
est caserné dans l'île St-Denis; les deux
autres sur la rive opposée de la Seine, à
Villetaneuse-la-Garenne. Le colonel Pici-
ri a remis aux soldats, sous-officiers et
officiers décorés ou médaillés récem-
ment, les croix et médailles qui leur re-
viennent. Dans les deux premiers batail-
lons, les récompenses distribuées sont
nombreuses; dans le troisième il n'a été
donné qu'une médaille militaire, obte-
née par un caporal de la 6^e compagnie.
Le colonel a été satisfait de la tenue ir-
réprochable et de l'attitude toute mili-
taire de son régiment.

Voici la récapitulation des victimes du
bombardement dans l'espace de huit
jours :

Du 5 au 6 janvier	tues.	blessés	victimes.
6 7	—	4	6 10
7 8	—	2	13 15
8 9	—	22	37 59
9 10	—	12	36 42
10 11	—	3	10 13
11 12	—	1	20 21
12 13	—	2	11 12
Total.	51	138	189

Sur les 51 victimes tuées, il y a 18 en-
fants, 12 femmes, 21 hommes.

Sur les 138 victimes blessées, il y a
21 enfants, 45 femmes, 72 hommes. To-
tal 39 enfants, 57 femmes, 93 hommes.

Le préfet de police a donné des ordres
pour interner dans les quartiers atteints
par le bombardement, quelques compa-
gnies de la garde mobile composées de
gardiens de la paix. Ils ont reçu la mis-
sion d'assurer l'ordre en cas d'incendie;
de défendre les propriétés et surtout de
prêter un concours actif et dévoué aux
malheureux et aux blessés. Les gardiens
de la paix resteront placés sous les or-
dres de leurs officiers et des commissai-
res de police.

Hier a eu lieu l'enterrement d'un in-
génieur des ponts et chaussées. M. Vloil,
âge de 23 ans, blessé mortellement au
Bourget. M. Vloil, sortait à peine de
l'École des ponts et chaussées et com-
mençait à remplir ses fonctions lorsque
la guerre éclata. Comme un grand nom-
bre de ses collègues des départements,
il vint, au moment de l'investissement,
se renfermer dans Paris et offrir ses ser-
vices au gouvernement de la défense na-
tionale. Il était capitaine de la 1^{re} com-
pagnie des ouvriers auxiliaires de l'ar-
tillerie et dirigeait d'importants travaux,
lorsqu'un éclat d'obus le blessa griève-
ment à la cuisse dans la tranchée, entre
le Bourget et le Drancy, le 28 décembre
dernier. Il est mort le 13 janvier, après
avoir subi une terrible amputation. La
croix de la Légion-d'Honneur seule
adoucit ses derniers moments.

DERNIERS AVIS.

La canonnade sur nos lignes du Sud
a continué toute la nuit et jusqu'à l'heure
où nous écrivons (3 heures après-midi),
avec une violence sans égale. Nos forts
n'ont subi que des dégâts sans impor-
tance. On dit que plusieurs batteries
prussiennes ont été démontées par notre
feu.

Depuis hier matin, le thermomètre a
remonté de 9 degrés au-dessous de zéro
à 5 degrés au-dessus de zéro.

17 janvier.

La plupart des feuilles parisiennes ont
vivement discuté la question de savoir
s'il était bon pour la France et la Répu-
blique que M. Jules Favre se rendit à
Londres pour assister à la conférence.
Le *Journal des Débats* s'est placé à la
tête de ceux qui sont partisans du voya-
ge, mais le *Sicècle* et les feuilles qui se
sont prononcées depuis longtemps contre
toute idée de capitulation, insistent
pour que M. Jules Favre reste au siège
du gouvernement de la défense. Tirail-
lé en deux sens opposés, M. Jules Favre
a consulté les maires de Paris et ces der-

niers fort divisés, n'ont fait qu'augmen-
ter l'indécision du principal collègue du
général Trochu. On commence à croire
que M. Jules Favre ne partira point.
Le *Journal des Débats* fait ce matin
l'observation suivante ;
« M. de Bismark, peut-être ce qu'il pa-
rait, gagner autant sur la question du
sauf-conduit que M. Jules Favre n'a
rien reçu; s'il avait en main le sauf-
conduit, il partirait pour Londres. La
réunion des maires a formé la preuve de
l'absence de toute agitation dans la po-
pulation sur ce sujet. Les Parisiens s'en
rapportent à M. J. Favre et à M. Gam-
betta. Si M. J. Favre part, il le trouve-
rait bien; s'il ne part pas, ils acceptent
la décision; leur confiance est entiè-
re. »

PARTIE OFFICIELLE.

Le gouvernement de la défense na-
tionale décrète :

La réquisition mise sur les pommes
de terre par le décret du 21 novembre
1870, est levée. En conséquence, le com-
merce de pommes de terre est libre à
partir du jour de la promulgation du
présent décret.
Paris, le 13 janvier 1871.

(Suivant les signatures.)

RAPPORTS MILITAIRES.

16 janvier 1871. — Pendant la jour-
née, l'horizon étant beaucoup moins bru-
meux que précédemment, l'artillerie de
l'enceinte a pu bien distinguer les bat-
teries de l'ennemi et les a contrebattues;
elle a pu soulager avec une grande effi-
cacité les forts de Montrouge, Vanves et
Issy. Les batteries de Châtillon ont tiré
contre nous beaucoup moins vivement
qu'à l'habitude. Le feu a été continué,
mais lent et sans aucun résultat sur le
fort de Nogent.

Ce matin, vers 8 heures, nos troupes
ont repoussé une attaque faite sur la mai-
son Millaud; le fort de Montrouge a pu
tirer à bonne distance sur les hommes
qui étaient sortis de Bagneux pour cou-
rir à cette attaque.

Le général Ribourt fait connaître que
c'est au lieutenant Laurent des mobiles
de l'Hérault, que revient l'honneur de l'af-
faire de Champigny, citée au rapport mili-
taire d'hier. — La bouche de la Marne
a été canonnée constamment sans éprou-
ver aucun dommage.

INCIDENTS DU SIÈGE.

Il paraîtrait que l'ennemi met en usage
pour le bombardement de Paris des obus
garnis de balles de fusil et de bisca-
yens. On remarque les vitres des mai-
sons atteintes près du panthéon des trous
parfaitement ronds auxquels viennent
aboutir des rayons innombrables de pe-
tites lignes brisées. C'est exactement l'ef-
fet produit par un coup de fusil chargé à
balle tiré sur une fenêtre. Il y a dans la
rue des sept Voies un encadrement
extérieur d'une porte dont la pierre est
entamée comme un instrument à faire
des cannelures. Cette entaille n'a pu être
produite que par un biscayen. Ainsi les
Prussiens traitent les habitants à Paris
comme des soldats sur un champ de ba-
taille.

Nous recevons les détails suivants
sur les attaques essayées par les Prus-
siens contre la Courneuve :

Dans la nuit du 13 au 14, vers dix heu-
res du soir, l'ennemi se porta en force
en avant de Drancy, qu'il croyait sur-
prendre, mais où il éprouva une résis-
tance telle et si peu prévue, qu'il se re-
tira bientôt dans un désordre complet.
— Presque dans le même moment des ti-
railleurs prussiens s'étaient déployés
dans la plaine en avant du Bourget, dans
l'intention évidente d'une attaque sur
la Courneuve, dont les canons inquiètent
beaucoup l'ennemi.

Mais, prévenu à temps par les postes
avancés, le commandant Taulier fit
immédiatement prendre les armes aux
différents détachements qui sont sous ses
ordres à la Courneuve; et, malgré un ré-
veil précipité, un froid des plus vifs et
une nuit des plus noires, chacun eut bien-
tôt pris son poste de combat. Une vive
fusillade éclata sur toute la plaine, éclai-
rée par des feux de l'infanterie et des ca-
nons; car nos forts prirent bientôt part à
la lutte qui fut vive. — Après avoir subi
un premier échec, les troupes ennemies
battirent en retraite, tandis que, pour
couvrir celle-ci l'artillerie prussienne
écrasait Courneuve de ses obus.

Une demi-heure environ plus tard, nou-
velle attaque plus à gauche; mais ces re-
tours offensifs n'ont pas eu plus de succès
et dut échouer devant la ferme attitude
des francs-tireurs de la presse, qui s'é-
taient portés spontanément en avant des
tranchées du 2^e bataillon du 134^e de ligne
et du 18^e mobile. Tout le monde fait son
devoir.

Ces différentes attaques durèrent de
10 heures du soir à 2 heures 1/2 du ma-
tin. L'ennemi a éprouvé des pertes sen-
sibles; nos soldats abrités dans les ou-
vrages, ont fort peu souffert. Dans la pre-
mière attaque, le général Lavogner s'é-
tait rendu sur le lieu de l'action.

Dans la nuit du 14 au 15, ce fut à no-
tre tour de réveiller MM. les Prussiens.
Dès 1 heure du matin, les forts de l'Est,
d'Aubervilliers et les batteries fixes et

mobiles de la ligne de défense couvraient
le Bourget d'une pluie de projectiles qui
a dû être fort désagréable à l'ennemi;
mais une vengeance du réveil de la veille.
Pour faire cesser ce feu meurtrier, l'en-
nemi s'élança sur nos lignes avancées
où il fut arrêté court, comme le jour pré-
cédent, et d'où il se retira avec une ra-
pidité encore plus accentuée et qui fai-
sait la déroute. Va bien ! comme le dit
un marin de la Courneuve.

Dans cette dernière affaire, le 134^e de
ligne, a eu 5 soldats blessés. Pas une
égratignure pour les francs-tireurs de la
presse; ce n'est pas leur faute.

Le bombardement de la Courneuve
continue, mais sans nous causer beau-
coup de mal.

Cologne, 18 janvier.

Une correspondance détaillée de Ver-
sailles fournit ce matin à la *Gazette de
Cologne* des renseignements précis sur
les opérations du bombardement de
Paris. Comme je l'ai déjà dit, ce ne sont
pas les forts avancés mais les ouvrages
accessoirs et spécialement les tranchées
creusées par les Français en avant des
forts qui font le plus de mal à l'artil-
lerie prussienne. L'une de ces tranchées
établies entre Vanvres et Montrouge, a
récemment ouvert un feu tel contre la
batterie principale des assiégeants, éta-
blie à Saint-Cloud, que les pièces de
cette batterie ont dû être momentanément
abandonnées, tous les servants
subissant les uns après les autres, à
mesure qu'on les renouvelait. L'obstina-
tion des assaillants n'a cependant pas
permis aux Français de faire taire com-
plètement les canons prussiens; faute de
pouvoir se tenir debout à côté de leurs
pièces on a vu les artilleurs charger et
tirer, accroupis sous les affûts, soutenir
cet épouvantable exercice pendant des
heures entières.

La lettre de Versailles dont je parle,
ne cache pas que si l'attaque de Paris est
rudement menée, la défense faite par
l'artillerie est rude aussi, et parfaitement
appréciée au quartier général de Ver-
sailles. Les Parisiens disposent d'une
énorme quantité de canons, et leurs ar-
tilleurs sont parfaitement secondés par
des masses de pionniers qui travaillent
aux ouvrages de terre avec une ardeur
et une habileté admirables. A chaque
heure de nouveaux emplacements de ca-
nons sont découverts, et leur tir est gé-
néralement très efficace, jusqu'au mo-
ment où la batterie prussienne la plus
voisine réussit à les atteindre; les cano-
niers français s'empressent de quitter la
place, pour se replier bientôt sur un
autre point de leurs tranchées.

Les forts eux-mêmes, Issy entre au-
tres, Vanvres et Montrouge ne se défen-
dent que faiblement. Il paraît même que
toutes les grosses pièces d'artillerie ont
été évacuées de ces forts et transportées
sur les bastions du mur d'enceinte. Le
plan de Trochu semble être d'abandon-
ner complètement les forts et de les dé-
molir lui-même par les feux croisés des
bastions les plus voisins.

Dans Paris, le bombardement est loin
de faire les dégâts auxquels on s'était at-
tendu. On a signalé quelques incendies,
mais ils ont été promptement éteints. Le
correspondant de la *Gazette de Cologne*
explique ce fait par la circonstance que
les maisons de la capitale sont générale-
ment bâties en pierre de sable (pierres
de Creil) sur lesquelles les boulets rouges
n'ont pas de prise. Jusqu'ici la rive
gauche de la Seine continue à recevoir
seule les bombes lancées de St-Cloud.
Les faubourgs de Grenelle, Vaugirard
et Montrouge sont les plus exposés; le
faubourg St-Germain, le quartier latin et
le faubourg St-Jacques reçoivent aussi
journalièrement quelques obus, mais ils
n'ont fait jusqu'ici que peu de dégâts. Il
y a eu une trentaine de personnes, la
majeure partie des femmes et des enfants
tués ou blessés par des éclats de bom-
bes, dans les rues du Bac, Soufflot, Gay,
Lussac, rue Madame et dans les envi-
rons du Panthéon et de l'église St-Sulpice.
On a cru un instant à Versailles que
le dôme du Panthéon, qui sert princi-
palement de point de mire à l'artillerie
prussienne, était détruit, on s'est aperçu
plus tard qu'il n'avait été que caché par
la fumée d'un incendie qui doit avoir
éclaté dans son voisinage.

La conférence de Londres, après s'être
constituée hier, s'est ajournée à huit-
aine. Vous aurez lu la circulaire diplo-
matique par laquelle M. Jules Favre dé-
clare qu'il ne quittera pas Paris tant que
durera le bombardement. Il n'assiste-
rait donc à la conférence que si M. de
Bismark consentait à suspendre le feu
pendant son absence. Or, dit la *Gazette
de Cologne*, quelque désir qu'ait l'Alle-
magne de voir la France représentée aux
délibérations des puissances, elle n'a-
chétera pas la présence de M. Favre à
Londres au prix d'une suspension, ne
fut-elle que de vingt-quatre heures, des
opérations du bombardement — déjà
trop lentes au gré des populations alle-
mandes.

Il n'est pas certain que l'absence de M.
Favre impliquera nécessairement l'abs-
tention complète du gouvernement fran-
çais des délibérations de la conférence.
Il est possible qu'avant l'expiration de la

huitaine, lord Granville qui travaille ac-
tivement à obtenir que l'ambassadeur
français à Londres, remplace le ministre
des affaires étrangères, réussisse dans
ses démarches. Le gouvernement y tient
beaucoup, non pas à cause des intérêts
que l'Angleterre peut avoir dans le règle-
ment de la question Turco-Russe, mais
à cause de l'initiative pacifique dont le
cabinet Gladstone Granville voudra se
donner le mérite devant l'Europe. Le
Times publiait hier, sur ce sujet, un ar-
ticle plus pressant que jamais à l'adresse
des puissances européennes qui devien-
draient, elles-mêmes, dit-il, responsa-
bles de la continuation de la guerre et
des horreurs qu'elle entraîne, si elles se
prolitaient pas de leur réunion à Londres
pour faire un effort pacifique, collectif et
suprême auprès des deux belligérants.
(Courrier de l'Escort.)

Il y a dans les souvenirs de 1814 de cru-
elles, mais d'instructives analogies avec
la situation qu'une guerre impie veut
imposer à la France.

Le journal la *Guienne* en fait jaillir
une lumière imprévue, et nous n'avons
qu'à lui laisser la parole pour la juste
appréciation des crises où nous som-
mes :

Par malheur l'Europe de 1814 est éva-
nouie. Alors, en dépit des ravages qu'a-
vait fait l'Empire de Napoléon, l'esprit
chrétien survivait dans les notions des
droits politiques; et c'est ce qui donna
naissance à la *Sainte-Alliance*.

Aujourd'hui la force brutale est toute
la règle des actes publics; l'esprit Hux
est substitué à l'esprit chrétien, et c'est
toute l'explication des atrocités de la
guerre présente. Néanmoins ramenons
la pensée publique à ces souvenirs de
1814, grande leçon où l'Europe peut
trouver encore un principe de salut pour
elle-même.

Voici l'article de la *Guienne* :

Le 31 mars 1814, les puissances alliées
faisaient afficher, sur tous les murs de
Paris, la déclaration suivante :

« Les souverains alliés proclament qu'ils
ne traiteront plus avec Napoléon Bona-
parte ou avec aucun membre de sa fa-
mille.
« Qu'ils respectent l'intégrité de l'an-
cienne France telle qu'elle a existé sous ses
rois légitimes. Ils pensent même faire
plus, parce qu'ils professent toujours le
principe que, pour le bonheur de l'Europe,
il faut que la France soit grande et forte. »

En somme, les souverains de l'Europe,
— parmi lesquels, le vaincu d'Éna, — se
déclaraient prêts à traiter avec la France
sur le pied du respect de la France, et
résolus à repousser toute transaction
avec l'homme qui avait déchainé sur la
France et sur l'Europe tous les fléaux de
la guerre; et certes il y avait dans
cette attitude une noblesse et une géné-
rosité relatives, qui ne se retrouveront
plus en 1815 dans les sentiments des
souverains.

Que les temps sont changés ! Ajour-
d'hui, le vainqueur de Sedan, après
maintes hypocrisies et les sauvages vio-
lences que l'histoire lui reprochera jus-
qu'à la fin des siècles, le vainqueur de
Sedan déclare implicitement ne vouloir
traiter qu'avec le bourreau de notre
pays, et sur le pied d'une haine invété-
rée de la France.

En 1814, les souverains de l'Europe
sentaient et proclamaient la nécessité
d'une France « grande et forte »

En 1870, le roi de Prusse proclame
la nécessité d'une France amoindrie et
abaissée ! Et l'Europe, — rois et peuples,
— laisse dire, laisse faire.

— La France proclame donc, plus
haut que jamais, la nécessité de vaincre
et, après avoir vaincu, de refaire l'Eu-
rope !

CH. DE BATZ-TRENQUELLÉON

GUILLAUME-LE-MAUDIT

Quelle mauvaise inspiration de ne pas
avoir attendu la paix pour ceindre la
couronne impériale et prendre le titre
d'empereur.

Il est impossible qu'une couronne ramas-
sée dans les torrents de sang ne porte pas
malheur à celui qui la porte.

Pour forger cette couronne impériale, il a
fallu un million de victimes, ensevelies
dans les sillons du Danemark, du Hanovre,
de la Saxe, de tous les Etats de l'Allemagne,
de l'Autriche et de la France.

C'est dans le sang que le manteau im-
périale a puisé sa fausse couleur de pour-
pre.

Les malédictions de toute la France et
d'une partie de l'univers forment le concert
du joyeux événement.

L'empereur Guillaume est maudit par
trente millions de mères ou d'épouses de cha-
que côté du Rhin.

Il est maudit par des millions d'enfants
priant Dieu pour leur père et leurs frères.

Il est maudit par les habitants des villes
dont il ravage les propriétés et ruine les fa-
milles.

Il est maudit par les populations des cam-
pagnes dont il brûle les villages et détruit
les maisons.

Il est maudit par les soldats de deux na-
tions qui se massacrent pour son ambi-
tion.

Il est maudit par les blessés qui en com-
brent les hôpitaux, par les mutilés qui
renrent dans leurs foyers, inutiles pour
l'existence de leurs familles.

Il est maudit par les artistes, par les sa-
vants, par les poètes.
Il est maudit dans les générations pré-
sentes, comme il sera maudit par l'histoire.
C'est lui qui, à la fin de ce siècle splen-
dide, arrête la marche de l'humanité dans
la voie du progrès.
Il est le fléau de la civilisation, il est l'ob-
stacle à la perfection des machines avec
la perfection des engins de guerre qu'il a
trionphé du plus héroïque courage et sa-
gré les nations.
Ce n'est point la gloire, mais la célébrité qui
convient à ce fléau de l'Europe.
Ce n'est point l'admiration, mais la
haine que laissera son passage.
Et lorsque la vérité pourra librement se
faire entendre, lorsque seront dévoilés tou-
tes les atrocités de cette guerre, lorsque
seront comptés tous les morts, estimées
toutes les ruines et constatés tous les at-
tentats aux droits et au progrès, ce n'est
plus le nom de Guillaume-le-Nageur qui se-
ra donné à cet empereur des Germains, mais
celui de GUILLAUME-LE-MAUDIT.

On écrit de Cambrai, 19 janvier :

Un grand nombre de magasins sont fer-
més à Cambrai et sur leur devanture on lit
ces mots : *Fermé pour cause de départ à la
défense nationale. Réouverture après la guerre.*
« Quelques-uns des blessés de l'affaire d'hier
viennent d'être amenés ici. Parmi eux se
trouve un tout jeune homme, ayant l'épaule
traversée par une balle. C'est le fils d'un des
principaux banquiers de Berlin. Pendant
que je me trouvais près de ce jeune homme,
le sous-préfet vint lui annoncer que son père
était autorisé à venir le voir et qu'il en
avait été informé par le télégraphe.

Cette nouvelle causa, on le comprend, une
joie profonde au pauvre blessé qui ne sa-
chant comment exprimer sa reconnaissance
au sous-préfet demanda à lui serrer la
main. « Oh ! non, lui répondit le sous-préfet,
jamaïs je ne serrerai la main d'un Prussien !
J'ignore ce que vous avez fait, mais ce que
je sais, c'est que les vôtres se sont conduits
dans mon département non pas comme des
êtres humains, mais comme des véritables
barbares. »

La haine des populations contre les Alle-
mands s'accroît chaque jour davantage. Ce
qui s'est passé à Péronne n'a pas peu con-
tribué à l'envenimer et à exciter l'esprit
de vengeance dont tout le monde est animé
ici.

Chronique locale & départementale

MM Holden de Croix viennent d'adres-
ser leur nouvelle souscription pour les
fourneaux économiques.

Ils ont porté leur première souscrip-
tion de 1,000 à 1,500 fr. par mois.

Nous apprenons que M. G. Descat,
du Brœucq, a recueilli chez lui cinq bles-
sés.

Malgré les recherches faites par la fa-
mille, le corps du sous-lieutenant Pécher,
tué pendant l'attaque de Behagnies, n'a
pu être retrouvé.

Un service funèbre sera célébré en
l'église Saint-Martin, le lundi 23 janvier,
à 9 heures et demie, pour la mémoire du
jeune et brave soldat.

Nous avons le regret d'apprendre que
M. Gaspard Desurmont fils, de Tour-
coing, un des volontaires de la première
heure à la légion de Charette, vient de
mourir au Mans, des suites des fatigues
de la campagne, presque au moment de
la dernière bataille.

On nous communique les noms des
gardes mobiles du 8^e bataillon (Roubaix,
Tourcoing, Lannoy et environs), faits
prisonniers à Bapaume, le 21 janvier et
internés actuellement à la citadelle de
Stettin (Poméranie).

C'est un de nos jeunes concitoyens,
garde mobile du 8^e bataillon, qui a fait
parvenir à ses parents la liste de ses
compagnons de captivité; nous la pu-
blions à titre de renseignement pour les
familles :

ROUBAIX.

Accart Alphonse ;
Bayart Achille, caporal ;
Delaplace Jean-Baptiste ;
Deleporte Léon, sergent-fourrier ;
Demeulin Alphonse ;
Dupire Alfred, sergent-major ;
Grégoire Gustave ;
Jeaussens Emile ;
Léon Abel ;
Lepoutre Edouard ;
Prouvot Albert ;
Samyn Edouard ;
Scamps Aristide.

TOURCOING.

Benscart Jean-Louis ;
Bigot, capitaine ;
Boutry Jean-Louis ;
Delbecq Lucien ;
Delessalle Louis ;
Deplechin L.-F. ;
Dufort Théodore ;
Duterque Louis ;
Desrousseaux Gustave ;
Desobry Jean-Baptiste ;
Gruart Louis ;
Honoré Cyrille ;
Leignel Pierre ;
Lemaire Baruaie ;
Lernould Léon ;
Merlière Jules ;
Quennoy Désiré ;
Romant Napoléon ;
Ropitaille Auguste ;
Tiberghien Edouard.